Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 41 (1961-1962)
Heft: 5

Artikel: Olympia
Autor: Burckhardt, Carl J. / Kunze, Emil / Dörig, José
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-161241

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

merkwürdig bekannte Stimme rief: «Es ist Zeit.» Man zog ihm das Geschoß heraus; er empfand keinen Schmerz dabei und schlug die Augen auf. Er lag auf seinem Lager, erkannte den Sanitätsgefreiten, der einen Fiebermesser schräg ins Licht hielt, und sah die Wände seiner engen Barackenkammer; aber noch ehe er sich ganz in seine wirkliche Lage zurückgefunden hatte, schloß er die Augen noch einmal, wehrte die nüchterne Außenwelt ab und jagte den schon verwehenden Bildern seines Fiebertraumes nach. Er prägte sich alles ungefähr so ein, wie es hier berichtet wurde und wie er es später, nach der Genesung von einer schweren Lungenentzündung, seinen Kameraden erzählte.

Olympia

Wir freuen uns, die Originaltexte der Ansprachen veröffentlichen zu können, die die Herren Professoren Carl J. Burckhardt und Emil Kunze bei der Einweihung des neuausgegrabenen ursprünglichen Stadions am 22. Juni in Olympia gehalten haben. In Ergänzung dazu berichtet uns José Dörig von dieser Feier und von dem großen archäologischen Ereignis im allgemeinen.

Die Redaktion

Le silence millénaire de ces ruines, le secret de ces bosquets sacrés, la courbe inspirée des collines expriment la grandeur du lieu qui nous rassemble. Devant leur éloquence toute parole semble vaine. Au-dessus de ce qui nous entoure, nous trouvons une lumière que l'œil n'a jamais rencontrée ailleurs et par laquelle semble atteinte la félicité d'une vision absolue. C'est une lumière infiniment précise et en même temps infiniment douce. Elle révèle le détail le plus infime et en même temps elle sait voiler les choses les plus rapprochées en leur conférant une noblesse incomparable. Avec cette lumière, aucune comparaison ne se présente, si ce n'est celle de l'esprit lui-même. Nulle part nous ne sommes aussi éloignés des rêveries historiques. Tout nous apparaît dans sa vérité, c'est une vérité qui élève nos cœurs et qui fait apparaître la dignité de l'existence humaine.

Olympie — haut lieu de l'humanité, a vu naître une des grandes liturgies par laquelle les hommes communiaient avec le divin et communiaient entre eux dans un respect mutuel et dans la paix.

C'est ici même qu'est née la solennité du Festival, de la danse sacrée, de la

lutte entre héros, qu'est apparue la signification du cortège de cette theoria qui se rendait au-devant du maître des Cieux. Tout ce qui pour notre civilisation moderne est devenu concept abstrait, chez les anciens était présence réelle des Dieux. L'espérance des hommes, leurs craintes, leurs désirs de vénération, avaient peuplé le monde de figures vivantes présentes et indestructibles. C'est en observant, en analysant la nature que nous tendons à nous rendre maître de ses forces. Jamais les Grecs anciens n'ont *observé* à notre façon, car eux, ils voyaient. Dans leur lumière incomparable est né leur génie visuel et comme c'est la mesure, le sens des proportions et le sens symphonique qui commandèrent à cette vision, partout ils surent créer cette harmonie dont ils eurent seuls le secret.

Emulation, rivalité, concurrence, compétition sportive restaient chez eux soumis aux lois mêmes de cette harmonie: aux lois de l'agon. C'est que la victoire remportée ici, dans l'arène n'appartenait pas en premier lieu à une contrée, à une ville, à un groupe, ni aux vainqueurs eux-mêmes, elle appartenait au grand spectateur omniprésent, à l'arbitre suprême que chacun des concurrents voyait distinctement, tandis que Lui, Zeus, voyait chacun d'eux dans sa vérité entière.

Et en même temps chaque Hellène, à sa mesure propre, était ce que fut Lyncée l'Argonaute, qui, par son regard, perçait les murailles et apercevait ce qui se passait dans l'empyrée et dans les abîmes; chacun se savait transpercé à son tour par le regard de ces Dieux, prolongement de la nature humaine dans tout ce qu'elle comporte, du trop humain jusqu'au sublime. Mis en face de leurs modèles, de leurs supérieurs, avec un frisson de respect, mais non sans une liberté teintée d'ironie, ils s'efforçaient de paraître au plus haut degré de leur propre perfection. Aucune fissure entre le corps, le geste et la pensée humaine. A Olympie, les précurseurs de Socrate enseignèrent leur philosophie. Cheilon et Thalès sont morts ici même. C'est ici encore que fut composé l'hymne d'Archiloque exaltant Hercule. Pindare et Euripide doivent avoir déclamé à Olympie leurs Epinicies, Hérodote fit la lecture de son récit et Thucydide y médita son œuvre. Des artistes comme Myron, Polygnote, Polyclète, Scopas et Praxitèle ont créé leurs œuvres en cette vallée. C'est ici que Miltiade fut salué après la victoire de Marathon. On a trouvé au Stadion même le casque dont il fit offrande à cette occasion. En ce lieu Thémistocle reçut les honneurs après la bataille de Salamine. Ici on a conservé les trophées enlevés à l'envahisseur et c'est encore ici qu'Alexandre le Grand à la 114e Olympiade déclara l'amnistie. Hippias et Aristote ont rédigé à Olympie leurs listes des héros victorieux. Dans le Prytanée brûlait la flamme éternelle, la flamme olympique.

Jadis, on avait par les jeux honoré les héros défunts. Depuis deux mille sept cent ans, dans l'Iliade, nous lisons le récit des nobles compétitions sportives qui eurent lieu en l'honneur de Patrocle.

Ainsi, à Olympie, par la lutte, on exalta la mémoire de Pélops, fils de Tantale, qui avait conquis la souveraineté sur Pise et Altos et qui donna son nom au Péloponèse. Mais Pausanias nous dit. «En ce qui concerne les jeux olympiques, ils remontent plus loin que les débuts du genre humain, car nous savons que Chronos et Zeus se sont mesurés en cette arène et les Curètes y ont accompli leur première course.» En effet, le mythe anticipe toujours, il a souvent influencé les événements au cours de l'histoire. Vers la fin du monde antique, le Byzantin Stephanos devait écrire: «Le mythe est ce qui n'est jamais arrivé, mais ce qui existe à toujours.»

C'est à Olympie que régna au-dessus de toutes les dissensions entre Grecs, cette notion merveilleuse, toujours recréée par l'espérance: la réconciliation, la trêve, une fois de plus cet accord de toutes les tendances opposées. Véritable trêve des Dieux, qui précède celle que notre moyen-âge crétien, en de très brefs instants, a cru réaliser. Une valeur dominante a survécu, qui jadis régissait les jeux olympiques à travers toutes les catastrophes de l'histoire: la valeur du comportement chevaleresque.

C'est un chevalier français qui a risqué la grande aventure de rendre à nos compétitions sportives leur idéal, en les plaçant sous le signe olympique: ce chevalier est *Pierre de Coubertin*, devant le souvenir duquel nous nous inclinons. Nous connaissons son combat contre un scepticisme trivial, contre l'ambition des nations modernes et des stars, contre la paresse des cœurs et contre la vanité humaine. Nous savons comment sa volonté et sa foi ont triomphé, nous savons l'aide qu'il reçut dès 1896, lorsque la résurrection des jeux devint — admirable ouverture — devint réalité à Athènes.

En organisant la première Olympiade moderne le Comité, présidé par Bikelas, sut rester à l'écart de tout romantisme. Il voulait commencer son travail de façon pratique, non pas en essayant de faire revivre le passé, mais en se mettant au service des sports actuels. C'est Coubertin, ce sont ses collègues de la première heure qui renouvelèrent l'art du lancement de disque, art, qui bientôt reprit une importance particulière au programme de l'athlétisme. Puis, c'est à Athènes, que l'on assista à un autre événement entre tous poignant: une course de Marathon fut prévue. On avait critiqué ses conditions, car elle devait se disputer sur une distance fixée à plus de 42 km. Un grand nombre de concurrents originaires de toutes les parties du monde y prirent part. Mais à l'heure décisive, dans un temps record, en présence de Sa Majesté le Roi et de ses deux fils, parut au stade un jeune Grec, Spiridion Louys, magnifique berger vêtu de sa fustanelle. Il se présenta en vainqueur sans une marque d'épuisement. Il s'était préparé par le jeûne et la prière. A lui seul, il avait commémoré la bataille de Marathon de l'année 490 avant notre ère.

Depuis lors, malgré les malheurs qui frappèrent les générations successives au vingtième siècle, les jeux olympiques se sont maintenus, et c'est à Rome, l'année dernière, que l'on a pu constater quelle ampleur, quel caractère univer-

sel ces jeux ont pris et quelle espérance de concorde ils apportent à un monde déchiré.

Il y a un *autre domaine*, dans lequel en marge de combats fratricides, l'esprit de noble compétition et d'effort fraternel a triomphé. C'est le domaine des sciences archéologiques sous l'égide de leurs valeureux pionniers. Depuis le début du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, de grandes nations et le peuple grec lui-même se sont lancés dans cette passionnante aventure. Français et Anglais furent les premiers. Les Allemands, les Américains suivirent. Mais l'histoire des fouilles d'Olympie eut une place éminente dans leurs recherches.

Si depuis le XVIIIe siècle et jusqu'au passé le plus récent tant de chercheurs de tous les pays civilisés ont pu travailler en commun sur le sol de la Grèce, à qui le doit-on si ce n'est, depuis les guerres d'indépendance, à la libéralité de l'Etat grec et au concours permanent de ses propres archéologues. De nos jours encore, les Français ont travaillé à Delphes et à Délos, les Anglais à Cnossos et Mycènes, les Italiens à Phaestos, les Américains à Corinthe et sur l'agora d'Athènes. Mais ici-même, à Olympie, cette communauté d'efforts, dans la ferveur entraînante de la découverte, se manifeste de façon particulièrement éloquente. Depuis 1723, depuis Bernard de Montfaucon en passant par les Winckelmann, les Richard Chandler, les Fauvel, Leake, Dodwell et Gell, Cockerell, Lord Stanhope, Quatremère de Quinzy, Allason et tant d'autres, le grand labeur et ses magnifiques conquêtes n'ont pas fléchi. Dans l'escorte des ces hommes qui ont bien mérité de la science, il nous faut nommer plus particulièrement trois initiatieurs: Ernst Curtius, Georg Treu et Wilhelm Dörpfeld. Ils ont tous trois posé les fondements sur lesquels maintenant encore on édifie. La science archéologique en s'emparant de ce qui se cache dans le sol, a découvert et déterminé des traces innombrables laissées par des civilisations disparues. *Emil Kunze*, le directeur de l'Institut archéologique allemand d'Athènes a maintenant établi, au cœur des fouilles pratiquées jusqu'aux souches les plus profondes, une relation directe avec les Olympiades. Grâce aux travaux menés sous sa direction et grâce à la généreuse dotation du Président de la commission allemande des Olympiades, le Professeur Carl Diem, auteur de l'ouvrage exemplaire qu'est cette «Histoire universelle du sport», le stade a pu être complètement dégagé. Ce monument s'offre maintenant à nos yeux dans l'état où il se trouvait au IVe siècle. Sur cette remarquable conquête de la science et du travail archéologique ainsi que sur d'autres événements corollaires, le Professeur Kunze nous réserve les communications que nous pouvons attendre de sa grande compétence.

Dans la situation actuelle, menacée de dangers extrêmes, ce stade est là, dans la sobriété et la discrétion de ses lignes, comme pour faire mieux saisir à la jeune génération d'aujourd'hui la pensée de Coubertin dans son intégrité. Car cette pensée exhorte au renoncement, à une sage limitation de son dessein, à l'obéissance aux règles justes, en signe de respect pour un principe directeur

auquel nous sommes soumis. C'est sous ce signe seulement que, par de là tous les antagonismes qui nous divisent, nous pouvons parvenir à ce qui nous unit, et gagner ainsi cette paix à laquelle tous aspirent.

Nous ne sommes pas de ces héritiers qui se lamentent sur les idéals défunts; ce qui peut nous affranchir de la misère et du danger nous entendons l'obtenir et nous en rendre digne par un effort de chaque jour; l'harmonie des Anciens, nous l'avons perdue. Il nous appartient de retrouver de nouvelles harmonies, les nôtres; si nous restons créateurs, un autre printemps s'ouvrira.

Le peuple grec d'aujourd'hui qui nous accueille si généreusement, n'a cessé de nous offrir de grands exemples: voici plus de cent ans que, sans se lasser, il donne sa vie pour la liberté, et oppose aux coups du destin une héroïque résistance.

Me permettrez-vous, pour terminer, d'évoquer un souvenir personnel déjà lointain? C'était en 1923, je me trouvais alors au service du Comité International de la Croix-Rouge et je fus témoin en Anatolie, de cet événement gigantesque: le passage des Grecs d'Asie Mineure refluant vers l'Hellade. Saisi d'une anxiété profonde je n'entrevoyais alors qu'un avenir de misère. Or, ce qui avait pris d'abord la forme d'une catastrophe allait se métamorphoser pour finir en un renouvellement de forces vives. Un grand peuple s'est rénové par l'union de tous, de puissantes et constructives perspectives se sont ouvertes, et l'union de tous les Grecs fut la condition même de la merveilleuse force de résistance qui donna sa mesure au cours de la dernière guerre.

Puisse la journée d'aujourd'hui, puissent les hauts lieux qui nous assemblent renforcer chez les générations qui assumeront demain les grandes responsabilités, la volonté de résister au chaos toujours menaçant: fermes et résolues comme le veut la règle olympique, incorruptibles comme le manifeste l'esprit de la vraie, de la libre recherche, fidèle au même but: la réconciliation au sein de la communauté. Tel est le vœu que je forme pour les jeunes porteurs de flambeau qui marchent au devant de l'avenir incertain.

Carl J. Burckhardt

* * *

Wer vor einigen Jahren, sagen wir noch im Jahre 1957, von dem tunnelartig überwölbten Eingang her das olympische Stadion betrat, den erwartete ein verwirrender Anblick. Statt der nach einem kühnen Entwurf des 4. vorchristlichen Jahrhunderts erneuerten weiträumigen Anlage, in der sich bis zum Ausgang der Antike der älteste unter den olympischen Kämpfen, der Wettlauf, abgespielt hatte, sah er eine fast 5 m hohe Erdmasse vor sich, die sich unmittelbar hinter der Zielschwelle erhob und, mit leichter Senkung nach Süden, die ganze Laufbahn und das nördlich anschließende Gelände bis zur modernen Straße bedeckte. Die Verwirrung wurde noch dadurch gesteigert, daß die einst

im Süden und Westen der Laufbahn künstlich angeschütteten Böschungen bereits bis zum gewachsenen Boden abgegraben waren, so daß dieses Gelände jetzt sogar tiefer lag als die einstige Oberfläche der Laufbahn. Allenfalls vermochte der begeisterte Besucher Olympias sich mit Hilfe eines Planes und einer gedruckten Anleitung in solchem Chaos einigermaßen zurechtzufinden. Versagt blieb ihm aber ein sinnlicher Eindruck von der ehrwürdigen Stätte, der am Ort selbst ihn unmittelbar hätte ergreifen, und den er in der Erinnerung hätte wieder aufleben lassen können.

An diesen eben erst glücklich überwundenen Zustand muß man denken, wenn man den Anlaß gebührend würdigen will, der uns heute und hier in festlicher Stunde vereinigt. Ja, man wird noch weiter zurückgreifen müssen, um die Bedeutung dieses Tages richtig einzuschätzen. Denn jeder, für den Olympia nicht nur ein Name, sondern ein geistiges Symbol ist, wird zunächst fragen, weshalb es so langer Zeit bedurfte, bis gerade dieses größte und bedeutendste aller griechischen Stadien als Denkmal wieder an das Licht des Tages trat. Man weiß ja, daß die systematische Ausgrabung des heiligen Bezirkes von Olympia mit seinen Tempeln, Schatzhäusern und sonstigen Bauten schon vor mehr als 80 Jahren in Angriff genommen und in der erstaunlich kurzen Zeit von 1875 bis 1882 im wesentlichen abgeschlossen worden ist. Und das Stadion? Nun, die Gelehrten, denen wir alle grundlegenden Kenntnisse über Olympia verdanken, Ernst Curtius, Georg Treu, Wilhelm Dörpfeld und Adolf Furtwängler, um nur die verdienstvollsten zu nennen, haben das Stadion keineswegs vernachlässigt. Sie bereits haben es trotz seiner restlosen Verschüttung entdeckt, seine Größe und Ausdehnung festgestellt und durch die Freilegung einiger wichtiger Punkte im Prinzip auch seine Anlage geklärt. Die *vollständige* Ausgrabung eines so weiten und hoch verschütteten Raumes wäre allerdings mit den technischen Mitteln, über die man damals verfügte, materiell gar nicht durchführbar gewesen. Es gab noch keine Feldbahnen. Mit Pferdekarren aber über 200 000 m^3 Erde zu bewegen, und davon mindestens die Hälfte mehr als einmal, wäre ein von vornherein aussichtsloses Vorhaben gewesen, schon wegen der in astronomischen Zahlenordnungen sich bewegenden Kosten, die es damals erfordert hätte. So mußten die ersten Ausgräber diese Aufgabe einer künftigen Generation als Vermächtnis überlassen.

Daß wir das 1879 begonnene Werk von 1937 bis 1941 fortsetzen, 1952 wiederaufnehmen und in diesem Jahre bis nahe an seine Vollendung führen durften, empfinden wir als großes Glück, für das wir uns außer unseren Vorgängern in der Erforschung Olympias vor allem diesem Lande zu tiefem Dank verpflichtet fühlen. Denn die griechischen archäologischen Behörden haben unsere Arbeit mit einer uneingeschränkten Liberalität nicht nur zugelassen, sondern stets auch in jeder Weise selbstlos und kollegial unterstützt.

Es ist nicht meine Absicht, die Feier, zu der wir uns auf geheiligtem Boden zusammengefunden haben, zu benutzen, um vor Ihnen, verehrte Anwesende,

den Gang unserer langjährigen Arbeit ausführlich darzulegen. Es muß genügen, zu berichten, daß wir uns, nachdem wir durch das Abtragen der antiken Wallanschüttungen im Süden und Westen der Laufbahn ein präzises Bild von den Wandlungen der Stadionanlage durch die Jahrhunderte griechischer Geschichte gewonnen hatten, vor eine ähnlich schwierige und scheinbar ausweglose Situation gestellt sahen wie unsere Vorgänger. Es war die Situation, die ich in den ersten Sätzen Ihnen ins Gedächtnis zu rufen versucht habe. Die Laufbahn war und blieb noch fast in ihrer ganzen Länge von der eingeschwemmten Erde bedeckt, und damit war praktisch auch der nördliche Stadionhang einer gründlichen wissenschaftlichen Untersuchung so gut wie ganz entzogen. Die immer noch sehr beträchtlichen Kosten der Freilegung der ganzen Laufbahn aus den beschränkten Mitteln, über die die archäologische Forschung verfügen kann, bestreiten zu wollen, schien ein durchaus utopischer Wunsch, und so hätte denn auch die zweite Etappe der Wiedergewinnung des olympischen Stadions vor Erreichung des Zieles aufgegeben werden müssen. Aus dieser Not befreite uns der Mann, dessen Herz je und je an Olympia hängt, und dessen Lebensarbeit darauf gerichtet war, etwas vom echten olympischen Geist auch der sportlichen Jugend unserer Zeit einzupflanzen. Er wußte das Deutsche Olympische Komitee und weitere deutsche Sportkreise für den Plan zu begeistern, das olympische Stadion wiederherzustellen, und damit auch den würdigen Abschluß der wissenschaftlichen Erforschung des Stadions zu ermöglichen. Mit Freude sehen wir heute *Carl Diem* in rüstigem Alter und unverwüstlicher Frische unter uns, von vielen geliebt, von allen verehrt.

Nun aber blicken wir auch auf das Gewonnene. Das Werk ist noch nicht ganz vollendet. Unerwartet hohe antike Anschüttungen und überaus reiche und kostbare Funde im Nordwall, dessen 1959 begonnene Ausgrabung erst zu Weihnachten vergangenen Jahres abgeschlossen werden konnte, dann die heftigen Regenfälle dieses Frühjahrs, die wochenlang die Arbeit der Maschinen stoppten, ferner eine als notwendig erkannte wesentliche Erweiterung des ursprünglich geplanten Kanalisierungssystems, endlich der Umstand, daß auch unsere Mittel knapp wurden, weil die ungeheuren Erdbewegungen und die Entwässerungseinrichtungen sehr viel größere Ausgaben verursachten, als vorausgesehen werden konnte, all das hat bewirkt, daß heute nur erst ein Teil der Anlage in ihrer alten Schönheit vor uns steht. Auch fehlt noch die geplante, zur Erhaltung der Böschungen unentbehrliche Bepflanzung mit Rasen, wie sie auch für das in griechischer Zeit sorgfältig gepflegte Stadion durch die oberste Humusschicht der Wälle erwiesen ist.

Obwohl also noch manches zu tun bleibt, wird dennoch jeder Empfängliche schon jetzt die eigentümliche Schönheit dieser gewaltigen Anlage empfinden. Wie sich das Menschenwerk in die weite, sanfte Landschaft des Alpheiostales fügt, zeugt von dem unmittelbaren, nicht reflektierten Verhältnis der Griechen zur Natur, einem Verhältnis, das allerdings frei ist von jeder modernen senti-

mentalen Regung. Für sich selbst aber ist das wiedererstandene Denkmal, das innere und äußere Größe mit einer ergreifenden Schlichtheit paart, auch eine ernste Mahnung. Der hat von den Griechen und dem Geist ihrer kultischen Kampfspiele nichts begriffen, den etwa die scheinbare Anspruchslosigkeit, das Fehlen jeder Pracht enttäuscht. Dieses Urbild eines Stadions zeigt nichts von der uns unentbehrlich scheinenden Bequemlichkeit, keinen Komfort, keinen Aufwand, der nicht mit der Sache, der er dient, in unmittelbarer Beziehung steht. Schlichte Erdwälle, aber auch die Laufbahn entlang fließendes erquikkendes Wasser für die Zuschauer, ein einfaches, durch ein Holzgitter isoliertes Steinpodium, auf dem Holzstühle gestellt wurden, für die Kampfrichter, die Hellanodiken. Die griechischen Stadien mit bequemen Steinsitzen stammen alle aus späterer, die wenigen Marmorstadien erst aus römischer Zeit. Untrennbar ist aber die Institution der zu Ehren des Zeus im Stadion abgehaltenen Wettkämpfe von der Ehrfurcht vor dem Göttlichen. Von ihr zeugt noch der Altar der Demeter, dessen Reste sich im Norden der Laufbahn gegenüber der Kampfrichtertribüne gefunden haben. Als dieser der Demeter geheiligte Platz in die Anlage des Stadions einbezogen wurde, ließ man ihn als solchen bestehen, obwohl das zur Folge hatte, daß einer Frau, nämlich der Priesterin als Vertreterin ihrer Göttin, gegen das sonst streng festgehaltene Herkommen das Recht eingeräumt werden mußte, den Kämpfen im Stadion beizuwohnen.

Endlich vermittelt das olympische Stadion, seit es als Ganzes überschaubar ist, noch eine andere bedeutende Einsicht. Zunächst scheint nichts einfacheres denkbar als sein Grundplan: ein langgestrecktes Rechteck als Laufbahn, umgeben von den sanft ansteigenden Erdwällen. Woher kommt es aber, daß diese auf einem geometrischen Prinzip beruhende Anlage dennoch gleichsam belebt wirkt, eine solche Harmonie ausstrahlt, nichts Starres hat und sich deshalb auch der umgebenden Natur so vollendet anpaßt? Die Ursache dieses Phänomens liegt offenbar darin, daß die Laufbahn gar kein strenges Rechteck ist, daß vielmehr ihre Langseiten nach der Mitte zu ausschwingen, wie man sofort bemerkt, wenn man die Steinreihe, die die Laufbahngrenzen bezeichnet, von einem Ende anvisiert. Es ist die gleiche Erscheinung, die auch die griechische Säule mit ihrer Entasis aus einem starren Gebilde in ein von Leben erfülltes, durchblutetes und atmendes Wesen verwandelt. Die unvergleichliche Beseelung, die jedem Werk griechischer Hand in wunderbarer Weise eigen ist, prägt auch den Adel des äußerlich so schlichten Stadions zu Olympia.

Zum Schluß sei auch nicht vergessen, daß die Erde, die wir hier mehr als zwei Jahrzehnte umgegraben haben, unvorstellbar reich war an kostbarsten Funden. Sie haben uns vielfach ganz neue Seiten der frühen griechischen Kunst erschlossen, doch sind unter ihnen auch geschichtliche Monumente ersten Ranges. Um von letzteren wenigstens ein Beispiel zu nennen, möchte ich eines fremdartigen Bronzehelms gedenken, der fast unversehrt vor wenig mehr als einem halben Jahr aus der Tiefe eines Brunnens im Nordwallgebiet ans Licht

kam und der sich durch seine Inschrift als das einzige auf uns gekommene Beutestück aus den Perserkriegen erweist.

Ich komme zum Ende. In der kurzen Zeit, die mir zu Gebote stand, habe ich versucht, nur einige dem Griechenfreund und Altertumsforscher besonders am Herzen liegende Aspekte anzudeuten, unter denen der heutige Tag, an dem Jugend aus aller Welt zusammengekommen ist, um das wiedererstandene olympische Stadion gleichsam erneut einzuweihen, einen hohen Sinn empfängt. Wir wünschen und hoffen, bald an das schon fast vollendete Werk auch noch die letzte Hand anlegen zu können. Denn nur, wenn es rasch ganz zu Ende geführt wird, kann auch das bisher Erreichte für die Zukunft gesichert und bewahrt werden. Möge die ehrwürdige Stätte, von den berufenen Hütern der Denkmäler und Museen Griechenlands gehegt, auch den kommenden Geschlechtern Ziel einer griechischen Pilgerfahrt und Aufruf zur Besinnung auf die Ursprünge menschlicher Gesittung sein.

Emil Kunze

* * *

Am 22. Juni 1961 ist in Olympia, von langer Hand vorbereitet, eine Feier veranstaltet worden, in deren Rahmen das nach Abschluß der Ausgrabungen in seinem spätklassischen Zustand wiederhergestellte Stadion den griechischen Behörden übergeben wurde. Vertreter des internationalen olympischen Komitees waren aus über zwanzig Ländern aller Erdteile zusammengekommen. Studenten der griechischen Akademie für Leibeskultur von Athen und eine Gruppe von Schülern der Sporthochschule aus Köln hatten schon eine Woche vorher ihre Zelte auf kleinen Hügeln im Osten des Kronosberges und nördlich vom Stadion aufgeschlagen. In den Abendstunden klangen Volkslieder vom Lager herüber und vermischten sich mit dem Rauschen der Bäume in der Altis und der mächtigen Steineichen am Kronoshügel. Es war der Gedanke Professor Carl Diems, eine internationale Jugend an dieser denkwürdigen Stätte zu versammeln, damit der genius loci, der Geist der olympischen Spiele der Alten, sie unmittelbar berühre und der «Gottesfrieden» ihnen eingepflanzt werde. Als Festredner war ein Europäer von anerkanntem Format eingeladen worden, der Historiker Carl J. Burckhardt, Sohn unseres Landes, als dessen Hauptaufgabe im großen Völkerkonzert friedliche Vermittlung und linderndes Eingreifen in Zeiten der Not gelten darf und muß.

Was bedeutet Olympia unserm Jahrhundert? Vermögen archäologische Ausgrabungen und Funde noch die geistige Welt zu bewegen und erregen wie zur Zeit der deutschen Klassik? Für Goethe und sein Jahrhundert bedeutete Archäologie die Frage nach den von den alten Schriftstellern gepriesenen Meisterwerken. Der Gedanke, «aus vorliegenden alten Münzen das Andenken verlorener Kunstwerke zu ergänzen», war für ihn Anlaß zu eingehenden Studien und Unterhaltungen mit Riemer, Hofrat Meyer und Eckermann. Die Idee Olympia sah er verkörpert in dem — verlorenen — Kultbild des thronenden Zeus von der Hand des Phidias. Das Werk von Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy über den olympischen Jupiter hat ihn 1816 längere Zeit beschäftigt. Die Parthenonskulpturen pries er als das Höchste und forschte eifrig nach allen erreichbaren Wiedergaben. Wohl erkannte Goethe, daß mit den Ausgrabungen auf Aegina und in Phigalia «für die Einsicht in höhere bildende Kunst eine neue Epoche» begonnen hatte. Aber nach eingehender Betrachtung fand er, daß «an den Aegineten wenig Freude zu haben sey».

Der Beginn der systematischen Ausgrabungen der großen Heiligtümer im vergangenen Jahrhundert lenkte die Wissenschaft in neue Bahnen. An die Stelle von Wiederherstellungsversuchen verlorener Gipfelleistungen der antiken Kunstgeschichte trat immer mehr die Erforschung der zwar oft recht zufällig, aber eben doch tatsächlich erhaltenen Monumente.

Die Ausgrabungen des Deutschen Reiches in Olympia in den Jahren 1875—1881, deren Ergebnisse in einer Reihe stattlicher Bände 1890—1897 vorliegen, haben den bereits 1723 von Bernard de Montfaucon geäußerten Wunsch, den Boden Olympias zu erforschen, verwirklicht. Winckelmanns prophetisches Wort, «daß hier die Ausbeute über alle Vorstellung ergiebig sein und daß durch genaue Untersuchung dieses Bodens ein großes Licht aufgehen würde», hat sich bis in unsere Tage aufs schönste bewahrheitet. Für die Zeitgenossen und sogar Männer vom Range eines Jakob Burckhardt bedeuteten zwar die Skulpturen vom Zeustempel eine Enttäuschung. Erst die 1924 erschienene Untersuchung Ernst Buschors hat ihren wahren Wert offenbart. Der Zeus, der in der Mitte des Ostgiebels, von den übrigen Gestalten unbemerkt, unwillig in sein Gewand greift und das Schicksal im Hause des Oinomaos besiegelt und der «ragende Leib und das durchleuchtete Haupt des Apollon» des Westgiebels wurden für unser Jahrhundert zum gegenwärtigen Symbol für Olympia.

Ja, der Gedanke, das antike Stadion selbst freizulegen und der sinnlichen Anschauung zu gewinnen, schien infolge der technischen Schwierigkeiten und der ungeheuren Kosten, aber auch wegen anderer vordringlicher erscheinender Forschungsaufgaben in Vergessenheit zu geraten. Und doch geht der Plan «einer Unternehmung auf Elis..., um daselbst nach erhaltenem Ferman von der Pforte mit hundert Arbeitern das *Stadion* umgraben zu können», auf keinen Geringern als Winckelmann zurück.

Es bedurfte zur Verwirklichung dieses großartigen Vorhabens der Tatkraft, Weitsicht und Ausdauer Emil Kunzes, der bereits 1952 als Direktor des wiedererstandenen Deutschen Archäologischen Instituts zu Athen die Grabung in Olympia wiederaufnehmen konnte, deren Ergebnisse er in einer Reihe von Olympia-Berichten und Spezialuntersuchungen als Olympische Forschungen vorgelegt hat.

Die alten Grabungen hatten im Osten des Heiligtums die Lage und Ausdehnung des spätklassischen Stadions längst festgestellt. Ein von Norden nach Süden gelegter Querschnitt ermöglichte dann die Feststellung von verschiedenen Perioden, welche in der Hauptsache drei Stadionanlagen unterscheiden lassen. Die älteste bisher sicher nachgewiesene Laufbahn begann weiter westlich, wohl in unmittelbarer Nähe des leider vollständig zerstörten Aschenaltars, an welchem wohl seit urältester Zeit dem Herrn des Heiligen Haines unter freiem Himmel geopfert wurde. Noch der zweite frühklassische Zustand des Stadions, in welchem die von Pindar verherrlichten Sieger um den Siegespreis kämpften, reichte in das Heiligtum herein. Erst die dritte Stadionanlage des vierten Jahrhunderts brachte einschneidende Veränderungen, die mit der zunehmenden Verweltlichung der Spiele und dem Bedürfnis nach klarer Begrenzung der Altis an ihrem Ostrande durch die sogenannte Echohalle zusammenhängen mögen. Bei der Anlage des Stadion III wurde die Laufbahn verbreitert und weiter nach Osten und nach Norden verlegt. Dabei mußte der Nordwall des Stadion II abgegraben werden, um der neuen Laufbahn III zu weichen. Die sogenannte Echohalle bildete nun eine scharfe Grenze zwischen Tempelbezirk und Stadion und überbaute einen Teil der frühklassischen Laufbahn, die somit nicht wiederherzustellen war. Wo das oder die noch älteren Stadien gelegen haben und wie sie beschaffen waren, haben archäologische Anhaltspunkte bisher nicht festzustellen erlaubt. Da seit dem zweiten Viertel des achten Jahrhunderts die Olympiasieger in Listen aufgezeichnet wurden, muß es mindestens seit dieser Zeit eine Laufbahn gegeben haben.

Daß die geometrische Laufbahn sich ganz innerhalb des Heiligen Haines befand und der Nordflanke des Zeustempels entlang oder unter diesem selbst von Westen nach Osten führte, kann als Möglichkeit bezeich-

net werden. Der zwischen Zeus- und Heratempel gelegene Aschenaltar wäre dann wohl in unmittelbarster Nähe anzunehmen. Ob der Boden der Altis auch darüber noch Auskünfte preisgeben wird und kann, ist leider ungewiß.

Mit der Freilegung des spätklassischen Stadions ist eine der großartigsten technischen und wissenschaftlichen Leistungen vollbracht worden. Hunderttausende von Kubikmetern Erde mußten mehrmals bewegt werden. Erst wurde die Laufbahn von der fünf Meter hohen Schwemmschicht befreit, dann die Anschüttungswälle auf ihre antiken Zeugenaussagen hin untersucht und zum Schlusse wieder aufgeschüttet, um den größten Zustand des Stadions von Olympia künftigen Generationen als eines der bedeutungsträchtigsten Denkmäler der griechischen Vergangenheit zu überliefern, das gerade seiner großen Schlichtheit einen wesentlichen Teil seiner beispielhaften Würde verdankt. In den Wällen, die bis zum gewachsenen Boden abgetragen worden waren und in einer großen Zahl von Brunnen, welche am Rande der verschiedenen Laufbahnen zur Erquickung der Teilnehmer und Zuschauer gegraben worden waren, fanden die Ausgräber ein ganzes Arsenal von Waffen, Helmen, Schilden, Beinschienen, Panzern, Teile von Kesseln und deren Schmuck, Bronzestatuetten, getriebene Bleche orientalischer und griechischer Herkunft. Darunter das getriebene Antlitz einer Göttin, das zu einer lakonischen Statue des siebenten Jahrhunderts gehören wird, und den einzigartigen persischen Helm, den die Athener wohl aus der Beute nach der Schlacht bei Marathon dem Schirmherrn Zeus nach Olympia weihten. Die in Aussicht stehende Erforschung dieser eineinhalb tausend Bronzefunde verspricht nicht bloß aufschlußreiche Auskünfte über das Leben des Stadions und im Stadion, sondern sie stellen auch ganz bedeutende Erweiterungen unserer Kenntnis der antiken Kunstgeschichte dar.

Zu der feierlichen Beendigung der Ausgrabungen im Stadion waren Gäste aus vielen Ländern erschienen. Aber auch die Landbevölkerung, und zwar nicht nur die Angehörigen der über hundert Arbeiter, die in den letzten Jahren bei der Grabung beschäftigt worden waren, sondern ganze Familien waren aus den umliegenden Dörfern, ja aus dem ganzen Peloponnes zusammengeströmt. Am Morgen des 22. Juni suchten sie ihre Plätze unter den schattenden Bäumen am Westrande des Stadionnordwalls und lagerten hier wie die Festteilnehmer an den olympischen Spielen vor zweitausend Jahren, mit dem einzigen Unterschiede, daß sich unter ihnen Kinder und Frauen, ja betagte Großmütter befanden, die zum Teil noch während der Nacht sich auf den Weg gemacht hatten. Der Beginn der Feierlichkeiten war auf vier Uhr nachmittags angesetzt worden. Aber in den Nachmittagsstunden entlud sich ein so heftiges Gewitter, wie es in Olympia zur Sommerszeit nur äußerst selten gesehen wird, und ein heftiger Regen hielt bis zum Abend an. Die Landbevölkerung suchte im Dorfe Unterstand, während die geladenen Gäste sich um fünf Uhr im Hauptsaale des Museums versammelten. In Anwesenheit des griechischen Kronprinzen sprach der Direktor der griechischen Altertümerverwaltung, Johannes Papadimitriou, der die Leistungen und Ergebnisse der Grabung würdigte, und versprach, das Gewonnene zu behüten und zu bewahren. Der Ausgrabungsleiter, Emil Kunze, skizzierte den Verlauf der Grabung, die er allen Schwierigkeiten verschiedenster Art zum Trotz erfolgreich zu Ende geführt hat. Carl J. Burckhardt beschwor den Geist Olympias und des Erneuerers der alten olympischen Spiele. Er verglich die Ausgrabungstätigkeit der großen Kulturnationen auf griechischem Boden einem olympischen Agon, warnte die Jugend vor äußerlicher Imitation der alten Griechen, die nur Selbsttäuschung sein könnte und forderte zu einer tiefern Auseinandersetzung mit den alten Idealen auf.

Ein Essen für die geladenen Gäste beschloß die Veranstaltung am ersten Abend. Die Darbietungen der Sportler, welche nach Professor Diems Idee das antike Stadion neu hätten beleben sollen, mußten auf den folgenden Tag verschoben werden. Die sportlichen Übungen konnten jedoch noch nicht in dem vom Regen aufgeweichten Stadion abgehalten werden, sondern mußten in die

Palästra, direkt unterhalb des Denkmals Pierre de Coubertins verlegt werden. Die Fahnen der teilnehmenden Länder wurden hereingetragen. Es erklangen pindarische Verse; dann erschienen alle Turner zu einem gemeinsamen Figurenlauf. Ballspiele der Mädchen wechselten mit solchen der jungen Männer ab, welche ein Korbballspiel und Übungen mit dem Gewichtsball, Kugelstoßen und andere Wurfübungen figürlich darstellten. Flötenmusik begleitete einen Teil der Darbietungen und der Freiübungen der Mädchen, die in geschmackvollen Kostümen auftraten. Zum Schlusse boten wieder alle Teilnehmer gemeinsam alte deutsche und griechische Volkstänze dar, die mit ganz besonderem Beifall aufgenommen wurden, denn die Griechen wissen genau, daß ihr Kalamatianos, Samikos und Kretikos und wie die Tänze alle heißen, für Ausländer schwer zu erlernen sind. So wurde auch in diesen Darbietungen das völkerverbindende Band gemeinsamer sportlicher Betätigung zum Ausdrucke gebracht.

An den Olympiaden der Alten durften einzig Griechen teilnehmen, die frei von Gottesfrevel und Blutschuld waren. Wie sehr sie die olympischen Spiele als unterscheidendes Merkmal von den Barbaren auffaßten, erhellt die Geschichte, die Herodot von Überläufern nach der Einnahme der Thermopylen erzählt. Die Perser fragten, was denn nun die Griechen gerade machten. «Sie feiern das Fest der Olympien, sie schauen den Wettkämpfen und Wagenspielen zu», lautete die Antwort. Auf die Frage, um welchen Siegespreis denn gekämpft werde, antworteten die übergelaufenen Arkader: «Um den Kranz vom Ölbaum.» Da sprach einer der persischen Großen: «Wehe Mardonios, gegen was für Männer hast du uns geführt, die nicht um Gold und Silber Wettkämpfe halten, sondern um Männertugend.»

Der Name der Olympiaden ist längst weit über die Grenzen der olympischen Heimat zu den europafernsten Ländern vorgedrungen. Ob es viel mehr ist als der Name? Ob die Feier der Stadionübergabe über den Augenblick hinaus zu wirken vermag, ob die Welt den Aufruf zur Besinnung auf die griechische Vergangenheit und damit auf sich selbst wahrnehmen wird, mag die Zukunft entscheiden. Der Abschluß der Grabungen im Stadion und dessen Wiederherstellung stellt dessenungeachtet ein weit über die archäologische Forschung hinaus bedeutendes historisches Ereignis dar, wohl den bedeutendsten Beitrag, den die Bundesrepublik Deutschland bisher zum Frieden und der Verständigung der Völker geleistet hat.

José Dörig